

J'aime la sorcière accroupie
Sur le manche d'un vieux balai;
J'aime à voir couler l'eau croupie,
D'amour quand je médite un lai.
Mais elle! quand je dois l'attendre,
Quand sur un tronc je viens me seoir,
Oh! que c'est pitié de m'entendre!
Oh! que c'est pitié de me voir!
Je brûle! j'ai du vague à l'âme!
J'aurai dix-neuf ans, vienne l'oubli!
Je demande un baiser de femme,
Comme un pauvre demande un sou.

Ces vers étranges ne le sont pas plus, au fond, que tant d'autres qui, chaque jour, se publiaient sérieusement. Ajoutons que, tout dernièrement encore, un recueil sérieux ne craignait pas de donner, sous la signature d'Alfred de Musset, la dernière des strophes plus haut citées. Ce recueil fut-il sans le savoir victime d'une mystification, ou bien faut-il admettre que le poète des *Contes d'Espagne* l'ait réellement écrite sur un album, comme on l'a dit? Voilà un problème que les curieux de l'avenir auront le loisir de résoudre, s'ils le jugent à propos. Pour nous, nous ne croyons pas qu'il y ait là matière à s'arrêter d'avantage.

BRIOCHÉ (Jean), bateleur, qui passe pour avoir inventé les marionnettes, et qui mit en vogue ce genre de spectacle à Paris, vers 1650. Il transportait son petit théâtre aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent, et faisait partout les délices des enfants, grands et petits. Le souvenir de Brioché nous a été conservé par Boileau, dans son *Eptre à Racine*:

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits;
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,
Que, non loin de la place où Brioché présida,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
Ils aillent admirer le savoir de Pradon.

Il ne faut pas passer sous silence l'aventure arrivée à Brioché dans une pérégrination qu'il fit en Suisse, où il espérait gagner quelque argent en montrant ses marionnettes; elle peint trop bien l'état crédule et superstitieux des esprits au milieu du XVIII^e siècle. Arrivé à Soleure, il monta son petit théâtre, et donna une représentation en présence d'une assemblée assez nombreuse, qui ne se doutait pas de ce qu'elle allait voir; car personne, en Suisse, ne connaissait les marionnettes. A peine les spectateurs eurent-ils aperçu Pantaloon, le diable, le médecin, et tous les bizarres personnages usités dans ces farces, que leur stupefaction fut étrange. Jamais ils n'avaient vu des êtres aussi petits, aussi agiles, aussi intelligents que ceux-là, et ils se figurèrent que tous ces personnages qui babillaient, luttaient, se battaient avec tant de prestesse n'étaient autres qu'une troupe de lutins au service de Brioché. Cette conviction fut bientôt répandue dans toute la salle; aussi vit-on les assistants partir les uns après les autres, en faisant de grands signes de croix. Quelques-uns même coururent chez le juge, et lui dénoncèrent Brioché comme un magicien qui venait de les faire assister à une représentation infernale. Le juge, bouleversé par une si terrible révélation, envoya aussitôt ses archers pour arrêter le sorcier et le faire comparaître devant lui. Le pauvre Brioché, garrouté malgré ses cris et ses protestations, fut amené devant les juges, qui voulurent voir les pièces du procès. On apporta donc le théâtre, les décorations et les petits démons de bois, auxquels personne n'osait toucher; en vain le malheureux artiste essayait-il de leur démontrer l'innocence de ces petites poupées, en les faisant manœuvrer devant eux, il ne réussit qu'à les épouvanter davantage, et d'une commune voix on le condamna à être brûlé comme sorcier. La sentence allait être exécutée, et Brioché était sur le chemin du bûcher, quand il fut rencontré par un capitaine des gardes suisses du roi de France, qui le reconnut pour l'avoir vu souvent sur le Pont-Neuf, et s'être amusé de ses facéties et de ses joyeusetés. Toutefois, le capitaine eut toutes les peines du monde à faire suspendre l'exécution de l'arrêt, et surtout à persuader aux juges qu'il n'y avait rien que de très-naturel dans ces marionnettes qui les avaient tant épouvantés. A la fin, Brioché fut relâché; mais il se promit bien qu'on ne le prendrait plus à amuser les Suisses.

En 1753, Gaubier fit représenter au Théâtre-Italien une parodie intitulée : *Brioché ou l'Origine des marionnettes*, pièce qui n'eut aucun succès.

Quelqu'un ayant demandé à l'auteur pourquoi il l'avait risquée au théâtre : « Il y a si longtemps, répondit-il, que tout Paris m'ennuie en détail, que j'ai saisi cette occasion pour rassembler tout le monde et prendre ma revanche en gros. » On rapporte qu'il la prit effectivement avec succès. Cette réponse a été également attribuée à l'abbé Pellegrin.

BRIOCUM, nom latin de Saint-Brieuc.

BRIOEL s. m. (bri-o-ël). Bragues. « Vieux mot.

BRIOIS, OISE s. et adj. (bri-oi, oi-ze). Géogr. Habitant de la Brie; qui appartient à la Brie ou à ses habitants. « On dit aussi **BRARIO**.

BRIOLETTE s. f. (bri-o-lè-te). Techn. Diamant taillé d'une façon particulière : *Aujourd'hui, quelques lapidaires d'Amsterdam*

taillent très-bien les BRIOLETTES, mais ils ne sont pas encore parvenus à les percer. (O. Commettant.) *La BRIOLETTE n'a ni dessus ni dessous.* (Halphen.) *La BRIOLETTE a la forme d'une petite poire surchargée de facettes sur tous les sens.* (Halphen.) *Aux Indes, d'où venaient autrefois les BRIOLETTES, on a l'habitude de les percer d'un petit trou à la partie supérieure.* (Halphen.)

BRIOILLAY, bourg de France (Maine-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 13 kilom. N.-E. d'Angers, sur la Sarthe; pop. aggl. 390 hab. — pop. tot. 964 hab. Pêche, fabriques de sabots, corderie; commerce important d'œufs et de plumes d'œufs. Au Vieux-Briollay, on voit les ruines de l'ancien château, une des plus fortes places de l'Anjou, où le prince de Rohan reçut Henri IV et le duc de Mercœur pour leur réconciliation; la tour, construite en pierres de grès, avait des murs de 4 m. 50 d'épaisseur; de petites chambres étaient creusées dans ces murs extraordinaires.

BRION s. m. (bri-on). Mar. Pièce de bois de charpente qui tient à la quille et à l'étrave d'un vaisseau. « Il on dit aussi RINGOT.

— Bot. Mousse qui croît sur l'écorce des arbres. V. Bry.

BRION, bourg de France (Maine-et-Loire), arrond. et à 15 kilom. S. de Baugé, au sommet d'une colline en partie boisée, d'où l'on domine un immense horizon; 1,486 hab. Exploitation de bois de charpente, fabriques de sabots; carrières de tuffeau; commerce de porcs. Brion possède une église du XII^e siècle, en forme de croix, et voûtée dans toute sa longueur, avec une tour romane carrée; elle était autrefois fortifiée, comme l'attestent encore ses machicoulis. Aux environs, traces d'une voie romaine dans la direction de Tours.

BRION (l'abbé DE), écrivain ascétique français du XVIII^e siècle. Il a composé un assez grand nombre d'écrits mystiques, dont les principaux sont : la *Retraite de M. de Brion* (1717); *Considérations sur les plus importantes vérités du christianisme* (1724); *Traité de la vraie et de la fausse spiritualité* (1728, 2 vol.); et plusieurs volumes de *Paraphrases* sur les psaumes. L'abbé de Brion partageait les idées de Mme Guyon, dont il a écrit la *Vie* (1720, 3 vol.).

BRION, médecin français du XVIII^e siècle. Il s'établit à Lyon, où il exerça son art avec talent, fit paraître avec Bellay un recueil périodique intitulé : le *Conservateur de la santé*, et publia, en collaboration avec d'Yvoiry, un *Essai de médecine théorique et pratique* (1784).

BRION DE LA TOUR (Louis), ingénieur géographe français du XVIII^e siècle. On n'a aucun renseignement sur sa vie, qui s'écoula dans les travaux scientifiques. Parmi ses ouvrages, qui sont fort nombreux, nous citerons : *Tableau périodique du monde ou la Géographie raisonnée et critique* (1765); *Atlas général, civil et ecclésiastique* (1766); la *France considérée sous tous les principaux points de vue qui forment le tableau géographique et politique du royaume* (1767, in-fol.); *Journal du monde ou Géographie historique* (1771); *Tableau de la population de la France* (1789); *Coup d'œil général sur la France* (1789); *Résultats par approximation des nombreuses recherches de la population des généralités de la France et des villes principales* (1790); *Voyage dans les départements de la France* (1792); *Description générale de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique* (1795); *Mappemonde philosophique et politique* (1800, in-fol.); *Atlas géographique et statistique de la France divisée en 108 départements* (1803), etc.

BRION (Frédérique), née d'un pasteur protestant, dans les environs de Strasbourg, morte en 1813, a été immortalisée par Goethe dans ses *Mémoires*. Le récit de ses amours avec le grand poète est le plus joli roman que l'on puisse imaginer; c'est un tableau de genre qui offre une fidèle peinture des mœurs simples et touchantes de l'Allemagne. Goethe, âgé de vingt ans, finissait ses études de droit à Strasbourg. Son ami Weyland, avec lequel il faisait de fréquentes excursions dans les montagnes de l'Alsace, lui parle un jour de la famille Brion, des deux charmantes filles du pasteur, et lui propose de l'y présenter. Goethe, qui, en qualité d'Allemand, de poète et d'étudiant, avait l'imagination vive et le cœur tendre, accepte avec joie, et voilà les deux amis partis pour le presbytère du village. L'accueil le plus cordial leur est fait. La fille aînée est bien là; mais Frédérique, la plus jeune, est absente; on la cherche partout; la curiosité du jeune étudiant augmente; enfin, elle paraît, et à peine l'a-t-il vue, qu'il se sent entraîné vers elle par une sympathie irrésistible. « Les deux sœurs étaient vêtues à l'allemande, comme on disait, et ce costume national, qui avait presque disparu, allait fort bien à Frédérique. Une jupe à falbalas, arrondie, blanche et assez courte pour laisser voir jusqu'à la cheville le plus joli pied du monde; un corset blanc et juste et un tablier de taffetas noir, telle était sa toilette, qui tenait le milieu entre celle de la paysanne et celle de la dame de la ville. Svelte et légère, elle marchait comme si ses pieds n'eussent eu rien à porter, et son cou semblait trop délicat pour les épaisses tresses blondes qui tombaient de sa jolie tête. Ses yeux bleus et doux lançaient

autour d'elle des regards intelligents; son joli nez retroussé se levait ingénument en l'air, comme s'il ne pouvait pas y avoir de soucis dans le monde; son chapeau de paille lui pendait au bras, et j'eus ainsi le bonheur, dès le premier coup d'œil, de la voir paraître devant moi avec toute sa grâce et tous ses attraits. »

Malgré son costume un peu excentrique (car le poète olympien se permettait dans sa jeunesse des fantaisies en ce genre), la jeune fille fait à Goethe le meilleur accueil; le soir, tous deux se promènent au clair de lune, et Goethe est ravi de trouver tant de sagesse et de modestie unies à tant de confiance et d'abandon. Le lendemain, honteux de son costume d'étudiant, il va, de bonne heure, l'échanger contre les habits de fête d'un garçon d'auberge, travestissement qui prête à mille folies, mille espiègeries, et fournit à sa bonne humeur, à sa verve et à son esprit mille occasions de se montrer.

Quand Goethe quitta la maison du pasteur, il y laissait plus que des amis : il avait lu dans les yeux de Frédérique cet engagement tacite, qu'autorisent les mœurs allemandes, et qui est le prélude de la plupart des mariages. Ce nouvel amour est, dès ce moment, sa préoccupation constante; le lendemain, il écrit à sa jeune amie, lui raconte les péripéties de son retour, lui dit combien il pense à elle, et termine par cette phrase, qui effloucherait nos habitudes prudes et compassées, mais devant laquelle la bonne foi allemande ne trouve pas le moindre sourire : « Bien des remerciements et bien des compliments sincères pour vos chers parents; cent baisers que je vous rendrais volontiers. » Dès que les cours de la Faculté lui laissent une heure de liberté, il vole à Sisenheim, où il est reçu comme l'enfant de la maison. A toute heure, il peut se promener avec Frédérique; il parcourt le pays, va faire des visites, seul avec elle; reste absent des jours entiers, sans que personne y trouve rien d'inconvenant, ni que la moindre défiance se montre chez les parents de la jeune fille. D'autres fois, il y a fête au presbytère; les amis s'y pressent de toutes parts, l'on danse depuis le matin jusqu'au soir, et les heures des repas sont les seules qui ne soient pas consacrées à ce genre de plaisir. « J'ai dansé avec l'année, écrit Goethe, depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à minuit, sauf quelques pauses pour manger et boire. » La plupart du temps, c'est avec Frédérique qu'il danse, et pour la reposer il y a des intermèdes charmants. « Nous dansâmes presque toujours ensemble; mais nous fûmes bientôt obligés de nous arrêter, parce qu'on lui conseillait de tous côtés de se reposer. Pour nous dédommager, nous fîmes une promenade solitaire en nous tenant les mains, et dans la retraite silencieuse nous nous donnâmes l'embrassement le plus tendre, et l'assurance la plus sincère de notre amour passionné. »

Ce baiser, qui, chez deux fiancés allemands, est le premier gage de leur foi mutuelle, Goethe avait été bien longtemps avant de vouloir le donner, et cela par un scrupule d'un genre assez singulier. Une jeune fille, dont il avait désigné l'amour, lui en avait fait un jour l'aveu le plus dramatique, et au moment de le quitter, elle l'avait baisé à plusieurs reprises sur la bouche, en s'écriant : « Malheur! malheur! à celle qui, la première, baisera ces lèvres. » Cet adieu sinistre avait longtemps empêché Goethe de donner un premier baiser à Frédérique; il avait fallu, pour vaincre sa terreur superstitieuse, qu'il y fût forcé par les jeux dits innocents, et qui ne l'étaient guère plus alors que de nos jours.

C'était avec toute l'ardeur, mais aussi avec toute l'imprudence d'un jeune homme, que Goethe s'était abandonné à cet amour; une fois sa thèse passée, il lui fallut dire adieu à ce pays, où il avait compté de si beaux jours; à cette jeune fille, dans l'âme de laquelle il avait allumé un amour qui ne devait plus s'éteindre. Il lui écrivit une lettre de rupture, lui faisant comprendre que sa famille, son avenir exigeaient son départ. « La réponse de Frédérique me déchira le cœur, écrit-il dans ses *Mémoires*; c'était la même main, la même pensée, le même sentiment, qui s'étaient formés par moi et pour moi. Alors seulement je compris la perte qu'elle avait éprouvée, et je ne vis aucun moyen de la réparer, ni même de l'adoucir. Frédérique m'était toujours présente; je ne cessais de sentir qu'elle me manquait, et, pour comble de malheur, je ne pouvais me pardonner ma propre infortune. On m'avait ôté Marguerite, Annette m'avait quitté; mais ici, j'étais pour la première fois coupable; j'avais blessé profondément le plus noble cœur. Bien que pressé et accablé d'affaires, je ne pus pas me dispenser d'aller voir encore Frédérique. Nous passâmes des jours pénibles; je n'en ai point conservé de souvenirs. Quand de mon cheval je lui tendis encore une fois la main, les larmes lui roulaient dans les yeux, et je n'étais pas moins ému qu'elle. »

Celui qui allait être le plus grand poète de l'Allemagne parlait ainsi, moins soucieux qu'il ne le dit des douleurs qu'il laissait derrière lui; mais Charlotte de Buff devait venger Frédérique Brion, et faire connaître à cet ingrat les douleurs d'un amour non partagé. Huit ans après, en 1779, Goethe, accompagnant le grand-duc de Weimar dans un voyage en Suisse, se détourna pour aller à Sisenheim visiter celle dont il était encore tant aimé.

« Mon départ, dit-il, avait failli lui coûter la vie. Elle me parla doucement des traces qui lui étaient restées de sa maladie à cette époque. Depuis le moment où je lui apparus inopinément sur le seuil, et où nous nous trouvâmes face à face, elle fut si charmante et si cordiale, que je me trouvais tout à l'aise. Je dois ajouter qu'elle ne chercha pas par le plus léger témoignage à renouveler un ancien sentiment dans mon âme. »

Admirable délicatesse! Si l'amour était mort dans le cœur de Goethe, il était resté fort et vivace dans celui de Frédérique. Après le départ de Goethe, un de ses amis, aimable, spirituel, séduisant, essaya de prendre sa place auprès de la jeune fille; mais tous ses efforts vinrent échouer devant une fidélité inébranlable. Plusieurs fois des partis très-avantageux se présentèrent pour Frédérique; elle les refusa tous, se contentant de répondre avec un sourire mélancolique : « Quand on a été aimée de Goethe, on ne s'appartient plus et l'on ne peut appartenir à personne. » Elle ne parlait de lui qu'avec une sorte de vénération, disant qu'il avait à suivre une trop belle carrière pour l'épouser. Frédérique Brion passa le reste de ses jours au milieu de sa famille, occupée à élever sa nièce et à faire le bien autour d'elle. Elle mourut en 1813, à Weissenheim, le jour même du mariage de cette nièce, à l'éducation de laquelle elle s'était consacrée entièrement, en murmurant le nom de l'homme dont elle avait été aimée quelques jours, et qui était devenu l'orgueil de l'Allemagne.

BRION (Louis), amiral de la Colombie, né à Curaçao en 1782, mort en 1821. Fils d'un riche négociant brabançon, qui était venu s'établir dans l'île de Curaçao, il fut envoyé en Hollande pour y faire son éducation, et, de retour près de son père, il alla étudier aux Etats-Unis la navigation, qui plaisait à son humeur hardie et aventureuse. Après la mort de son père, qui lui laissait une fortune considérable, Louis Brion s'établit comme négociant à Curaçao (1804), et y acquit bientôt une grande influence. Il contribua à repousser la tentative d'invasion faite par le commodore anglais Murray sur cette île, qui était une possession hollandaise, visita les côtes du Venezuela et de la Guira, et se mit en relation avec les personnages les plus importants de ces contrées. En 1808, il embrassa avec chaleur la cause de l'indépendance de l'Amérique méridionale, devint capitaine d'une frégate de la république de Caracas, remplit différentes missions du gouvernement et seconda puissamment Bolivar en 1816. Chargé par celui-ci d'aller secourir les indépendants de la Margarita, il rencontra les troupes espagnoles, déploya dans la lutte autant de bravoure que d'habileté, et mit fin au blocus du nord de l'île en s'emparant de plusieurs vaisseaux ennemis. Cette brillante conduite le fit nommer amiral. Jusqu'en 1820, époque où se termina la carrière politique de Brion, il ne cessa de combattre pour la liberté. Le seul reproche qu'on ait fait à cet homme de bien et de généreuses convictions fut d'avoir décidé Bolivar à prendre envers le général Piar un parti d'une cruauté rigoureuse. Brion avait perdu toute sa fortune pendant la guerre de l'indépendance, et il mourut si pauvre qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer.

BRION (Hippolyte-Isidore), statuaire français contemporain, né à Paris vers 1798, eut pour maître Bosio, et exposa, pour son début, au Salon de 1819, un *Jeune Berger* (figure d'étude) et le buste d'une jeune fille, qui lui méritèrent une médaille de 2^e classe, pour leur style gracieux et leur exécution délicate. Les mêmes qualités distinguent la plupart des ouvrages exposés depuis par M. Brion, notamment : un *Enfant jouant aux billes* (Salon de 1822); *Ariane abandonnée* (1834); *Natade versant de l'eau*, marbre destiné au bassin du grand pavillon des serres du Jardin des Plantes (1838); etc. La statue de l'abbé Haüy, commando du ministère d'Etat (1857-1863), est une œuvre d'un caractère plus grave : la tête est consciencieusement étudiée; elle a d'ailleurs le mérite de la ressemblance, qui est aussi celui des nombreux bustes-portraits exposés par M. Brion et parmi lesquels il nous suffira de citer ceux de Solfren, de Lamoignon-Piquet, du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, commandés par l'Etat.

BRION (Gustave), peintre français contemporain, né à Rothau (Vosges) en 1824, se forma à l'école de dessin de Strasbourg, sous la direction de Gabriel Guérin, et débuta à Paris, au Salon de 1847, par un tableau représentant un *Intérieur à Dambach* (Alsace). Cinq ans plus tard, en 1852, il exposa un *Chemin de halage* qui dénotait de grands progrès d'exécution, et il remporta une médaille de 2^e classe, au Salon de 1853, pour les ouvrages suivants, où les types, les mœurs, les coutumes des paysans des bords du Rhin étaient rendus d'une façon très-pittoresque et avec un vif sentiment de la poésie rustique : les *Schlitteurs ou Bûcherons de la forêt Noire*, la *Récolte des pommes de terre en Alsace* et les *Batteurs en grange alsaciens*. Encouragé par le succès qui accueillit ses premières compositions, M. Gustave Brion s'est voué spécialement à la peinture des mœurs alsaciennes, ou, pour mieux dire, des mœurs rhénanes, dans laquelle il est à peu près sans rival; mais il a prouvé qu'il savait à l'occu-